

Jean Camille KECH

Mathieu COURA, l'enfant prodige de Pierreuse

**Le Maître de la batterie
et le jazzman liégeois des plus fabuleux**

Le rythme fut sa vie



Mes plus vifs remerciements vont à Mathieu Coura qui m'a spontanément et généreusement fourni tous les éléments indispensables à la rédaction de cet ouvrage.

Je remercie aussi le regretté Raymond Dambly qui m'a apporté une aide très précieuse dans la rédaction des dialogues et textes en wallon liégeois.

Liminaire

En ce monde évolue un nombre infini d'individus qui, sous des regards indifférents, restent dans l'ombre et se fondent dans une masse humaine grise et monotone.

Considérer les autres comme insignifiants n'est jamais qu'une manière de se rassurer pour arriver à accepter chez soi petites grandeurs et lourdes faiblesses. Et pourtant, il suffirait d'ouvrir les yeux, l'âme ou le cœur pour appréhender autrement et par touches successives ceux qui, peu à peu, deviendront de véritables personnages.

Les sons, les mots, les regards alors préciseront les contours, définiront la personnalité, dévoileront les richesses cachées jusqu'ici et développeront sans cesse une aura qu'une modestie souvent excessive cherchait à voiler.

Et là, le gris se teinte et s'irise. La monotonie devient harmonie qui résonne.

Mathieu Coura aurait pu faire une brillante carrière, avec ce que le terme sous-entend de célébrité, de

reconnaissance du talent. Pourtant, loin du vedettariat dont les médias font un pain quotidien, il mena, dans une forme de dignité joyeuse, la vie de l'honnête homme, pleine de bonne volonté, mouvementée certes mais tout empreinte de la richesse de son art.

Depuis longtemps, des amis, des connaissances, des admirateurs le poussaient à écrire ses souvenirs, plus simplement, à raconter sa vie. Trop d'humilité, trop de simplicité ou peut-être une forme de décence l'en auraient longtemps empêché ?

Puis un jour, transcendant ses propres sentiments, il commença à raconter et à écrire. Des souvenirs réapparurent, des détails s'ajoutèrent sans cesse et les feuillets d'écriture s'accumulèrent.

Ces documents permirent la création de l'ouvrage qui va suivre. L'artiste y est révélé au travers d'événements vécus, de moments fantastiques relatés toujours avec authenticité, d'instantanés difficiles voire pénibles, de regrets passagers qui encore aujourd'hui disparaissent subitement lorsque le musicien saisit les baguettes.

Dans ses bonheurs ou ses infortunes, au son de Ravel, de Tiger Rag ou de la Valse brune, ce récit nous fait aussi découvrir certains aspects de la vie au XX^{ème} siècle. C'est l'histoire d'une époque incarnée dans l'existence de tous les jours, celle d'un homme racontée pour le plaisir de ceux qui l'ont connu. À travers elle, on verra ressusciter les mentalités et les sentiments des « petites gens » qui vécurent cette

période si troublée et pourtant si exceptionnelle de notre Histoire. On y découvrira aussi les germes d'une évolution brutale à tous les niveaux.

Ces germes-là, Mathieu Coura les sentit vibrer sous les coups de ses baguettes sur la peau de la petite caisse.

EXTRAIT

1

Un gamin né avec des baguettes en mains !

1931 – Liège

L'enfant est né le dimanche 4 janvier 1931, au rez-de-chaussée du 116 de la rue Pierreuse, un « deux pièces » occupé par ses parents, à l'ombre de l'ancien palais des Princes Évêques.

Pierreuse représente une part importante du passé et du folklore liégeois. Avec une pente de 14 %, la rue escalade les coteaux de la citadelle de manière abrupte. Au Moyen-Âge, elle était la seule rue de la ville où l'on utilisait le traîneau été comme hiver. Sa célébrité vient aussi de l'histoire de Liège. En effet, le 12 octobre 1520, invité par le Prince Évêque Érard de la Marck, Charles-Quint pénétra dans la Cité par la porte Sainte-Walburge et descendit la rue Pierreuse.

Dans les années 30, Pierreuse n'avait guère changé ! Une rue qui monte, un chien qui aboie, une femme qui crie, une autre qui chante et une qui pleure, un couple qui passe en s'embrassant, un homme titubant d'avoir trop bu qui essaie de rentrer chez lui ! Le soir, les commères, sur le seuil, caquètent sans vergogne ; l'une d'entre elles, en papotant, change les langes de son dernier né ! Dans ce quartier, tout le monde vit sans chichis, sans manières, sans guère cacher tout ce qui se passe derrière les fenêtres et quand il a plu, dans la rue en pente, des gamins noirs comme du charbon se lavent dans l'eau des rigoles ruisselantes.

Venir au monde un dimanche ? N'est-ce pas là un signe prémonitoire ? Les parents ? Des gens très simples qui ne roulaient pas sur l'or. De vrais Liégeois pourtant, de pure souche. Et, comme tout bon Liégeois, ils éprouvaient un penchant irrésistible pour la musique. Oh ! Pas pour ce qu'on appelle, parfois à tort, la Grande Musique avec majuscules obligées. Non ! Mais pour cette musique que l'on fredonne dès l'aube en partant au travail, que l'on garde dans l'oreille le jour durant et qui vous saute à l'esprit dès le réveil le lendemain matin. Celle qui s'échappe par une porte entrebâillée, que l'on capte au détour d'une rue ; celle que l'on entend, sans l'écouter, sortir des entrailles d'un poste de radio ; celle qui s'incruste dans les mémoires, qui imprègne tout le corps et qu'on finit par ne pas oublier.

Dès son plus jeune âge, l'enfant fut plongé dans ce bain musical. Son père, Joseph Coura, jouait de l'accordéon, le piano du pauvre. Alors le petit saisissait tout ce qu'il trouvait, cuillers ou fourchettes, morceaux de bois ou tisonnier pour taper et taper encore sur les chaises et la table, les casseroles et les poêles, sur tout ce qui pouvait sonner et résonner, rythmant déjà et sans clairement le savoir sûrement mais d'évidence, ce que serait sa vie.

1935 – Liège – Un dimanche d'été

Dans le soleil levant qui cligne encore des yeux, le long ruban miroitant de la Meuse effiloche ses dernières brumes. Sur les quais, rive gauche, entre Grand Poste et Saint-Léonard, des cris, des bruits, des sifflements se font entendre. Le grand marché dominical s'installe. Il est 5 heures. Liège s'éveille !

La *Batte* – ainsi s'appelle ce marché depuis des siècles – voit s'ouvrir l'une après l'autre ses échoppes, pour la plupart chapeautées de bâches rayées. Les marchands étalent leurs produits sur des tables, suspendent des vêtements et tissus aux squelettes métalliques des tonnelles. Des fragrances sans cesse renouvelées se répandent dans l'atmosphère qui se réchauffe peu à peu. Tantôt ce sont les senteurs d'une multitude de fruits et légumes variés, entassés en forme de pyramides, tantôt les parfums des fleurs, tantôt les effluves d'épices introuvables dans les magasins. Du pied du pont des Arches monte la bonne

odeur des gaufres qu'une vieille, essoufflée par ses préparatifs, commence à cuire. Puis viennent les mélopées des animaux enfermés dans des cages portables : chiens, chats, poules, poussins, chevreaux et chevrettes... S'élèvent alors les roulades des canaris, les neuf mélodies des pinsons, le roucoulement rauque des pigeons. Et par-dessus ces clameurs, une rumeur naît, gonfle et s'amplifie au gré du temps qui passe. Ce sont les badaudes et badauds, Liégeois et autres passants peu pressés, Flamands, Allemands, Hollandais désireux de voir, de toucher, de commenter tout ce qu'ils peuvent rencontrer sur le marché. Les marchands les attirent avec des expressions colorées qu'ils débitent de plus en plus fort, toujours les mêmes, toujours aussi accrochantes.

Les rues venant des vieux quartiers de la ville déversent sur les quais leur contingent de curieux qui se faufilent entre les échoppes. Au coin de ces rues, des Cafés ouvrent goulûment leurs portes pour accueillir les clients à la gorge desséchée par l'ambiance surchauffée. Dès l'aube, le « *pèkèt* », eau-de-vie locale, y coule à flots continus. Selon les saisons, il réchauffe ou rafraîchit ; toujours, il délie les langues et fait jaillir les expressions les plus colorées.

Ce dimanche-là, dans un de ces Cafés, implanté au coin du quai de la Goffe et de la rue du Pont, une foule braillarde tentait de rivaliser avec la rumeur gonflante montant du marché. La fumée des pipes et

des cigarettes formait un épais nuage compact se balançant mollement à mi-hauteur du plafond. Les verres s'entrechoquaient puis se vidaient d'un coup de glotte, pour se remplir au fil des tournées.

Joseph Stevens et son épouse, les propriétaires du lieu, s'activaient dans le comptoir. Au fond de l'établissement et pour ajouter encore à l'ambiance, se dressaient des tréteaux sur lesquels deux ou trois musiciens amateurs égrenaient les notes d'une musique de guinguette. Ils allaient ainsi tous les dimanches de café en café pour jouer l'un et l'autre morceaux, se faire applaudir et recevoir quelques piécettes bienvenues pour arrondir les fins de semaine.

Assis sur les genoux du batteur, un enfant, un petit garçon, un gamin vraiment tout jeune balançait les pieds dans le vide, au rythme de la musique. En mains, il tenait des baguettes et frappait tant qu'il pouvait sur les caisses de la batterie.

« Je venais d'arriver depuis quelques minutes avec mon grand-père maternel » racontera-t-il plus tard. « Le brave homme emmène son petit-fils faire une promenade sur la batte le dimanche matin. Imperturbablement, cette promenade s'achève dans l'estaminet des Stevens. La raison en est simple : Adrien, mon grand cousin, joue de la batterie dans l'orchestre.

Je saute sur l'estrade, grimpe sur les genoux d'Adrien et tends les mains pour saisir les baguettes du tambour ! S'amusant beaucoup de l'effronterie enfantine, il me tient les poignets. Il dirige mes mouvements et imprime le

rythme, tandis qu'il continue du pied à assurer les battements de la grosse caisse qui sert à la fois de métronome pour les autres musiciens et de contrebasse pour la mélodie. »

Le Café débordait de clients. Les réactions fusaient, étonnées d'abord, amusées ensuite et finalement admiratives.

– Loukîz-on pô !¹

– Avez-v' vèyou l'afère ?²

– Djôzèf, tapez in' gote à gamin !³

Des rires, des cris, des applaudissements explosaient.

« Et pendant ce temps-là, mon grand-père qui perdait rarement le sens des affaires, faisait le tour des tables et des groupes, la casquette à la main ! J'avais quatre ans et demi. Sans le savoir, je venais de donner mon premier concert ! »

Courageux comme seuls peuvent l'être ceux qui sont dans le besoin, Joseph Coura offrait ses services à quiconque les réclamait. Garçon de café, marchand de bois... rien ne l'arrêtait pourvu qu'il puisse gagner le franc nécessaire à faire vivre sa famille. Toutes les fêtes de quartiers, les « fancy fairs » et autres réjouissances de villages le voyaient apparaître avec son accordéon, suivi de différents batteurs. Souvent son fils l'accompagnait et, de temps en temps, jouait avec lui, à la plus grande

¹ Voyez un peu !

² Avez-vous vu l'affaire ?

³ Joseph, jetez une goutte au gamin !

joie des auditeurs qui n'hésitaient pas à ouvrir leurs bourses pour dûment récompenser le jeune artiste : « *du beurre dans les épinards* » dira-t-il en évoquant ses souvenirs.

Au Café de la rue du Pont, Adrien Dufour*, le neveu de la maman, rythmait sur sa batterie les mélodies sorties d'un vieil accordéon poussif. Tous les dimanches, c'était devenu une habitude, le grand-père amenait son petit-fils qui, hissé sur les genoux du cousin, s'en donnait à cœur joie pour le plus grand plaisir des clients. De semaine en semaine, tout observateur un peu attentif aurait pu constater les progrès réalisés par le gamin. Et la casquette du grand-père revenait toujours un peu plus lourde des pièces qui y tombaient.

Un dimanche pourtant, le bambin vivra sa première confrontation avec la dure réalité des événements.

Comme de coutume, il monta sur l'estrade près de son cousin qui jouait régulièrement jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le Café regorgeait de monde et la musique allait bon train. Tout à coup, deux policiers en uniforme firent irruption dans le bistrot et demandèrent à parler au patron.

– Ki s'passe-t-i don',⁴ questionna Monsieur Stevens en s'essuyant les mains qu'il venait de tremper dans l'eau pour rincer quelques verres ?

– Fât-s-t'arester l' musique, valèt.⁵

* Voir photo page 251

⁴ Que se passe-t-il donc ?

⁵ Il faut arrêter la musique, jeune homme.

– Min poqwè ? I n’a rin qui m’espèche d’aveûr del’ musique è m’café !⁶

Sur un ton plus qu’arrogant, le policier lui répliqua :

– Vo n’savez nin qui l’Royinne Astrid èst mwète divint in’ accidint d’auto èl’ Suisse ?⁷

– Vrêmint ! Dji n’aveû rin ètindoû dire savez mi, Moncheû l’Agent. Pusqui c’est insi, nos alans sêrer l’ café.⁸

Il invita les clients à quitter l’établissement. Il faut dire que les Belges et plus profondément encore les Liégeois adulaient la Reine Astrid. À l’hôtel de ville de Liège, une œuvre en marbre blanc du sculpteur Adelin Salle la montre présentant au bon peuple, le 7 juillet 1935, son fils Albert, le prince de Liège, alors âgé de 13 mois.

Une fois le Café fermé et les clients partis, le patron invita les représentants de l’ordre à prendre un « petit verre » – « *Po v’rimèt*⁹ » – Un verre ne se refuse pas, et les deux escogriffes ne se firent pas prier. Quant à leur départ, disons simplement qu’il se fit longtemps après, sans arrogance cette fois, mais avec une dignité moins prononcée !

⁶ Mais pourquoi ? Rien ne m’empêche d’avoir de la musique dans mon café !

⁷ Vous ne savez pas que la Reine Astrid est morte dans un accident de voiture en Suisse ?

⁸ Vraiment ! Je n’avais rien entendu dire, Monsieur l’Agent. Puisque c’est ainsi, nous allons fermer le café.

⁹ Pour vous remettre.

Le jeune garçon n'en vit rien. Il était reparti chez lui de fort méchante humeur avec les musiciens et le grand-père marri de n'avoir pu, comme d'habitude, remplir l'escarcelle.

– Adrien, tu viens... On va jouer encore !

Ce qui ne constituait alors qu'un amusement excitant pour un enfant, quelque chose qui sortait de l'ordinaire, allait devenir la passion de toute une vie. Elle connut ses prémices dans ce café de la rue du Pont, chez les Stevens.

De bien braves gens que ceux-là. Sans enfant, ils accueillirent très vite le gamin comme leur propre fils. Ils iront jusqu'à proposer de le prendre à demeure chez eux pour s'occuper de son éducation. Contrairement aux parents Coura, ils disposaient des moyens pour le faire.

La vie n'étant constituée que de choix successifs, même pour un enfant de quatre ans et demi, Mathieu préférera rester chez ses parents, rue Pierreuse. Décision malheureuse peut-être, qu'il aura, par la suite, des raisons de regretter. Qu'à cela ne tienne pourtant, l'enfant continuait à venir tous les dimanches rue du Pont pour jouer de la batterie, perché sur les genoux de son cousin. Et de raconter :

« Bien plus tard, alors que j'étais adolescent et que les Stevens avaient quitté le café, j'appris que Madame habitait à Jupille, sur les Cortils. Pris d'une soudaine envie de la revoir, je me suis rendu là-bas, à vélo, avec mon plus jeune frère. Nous avons trouvé la maison et

tout de suite j'ai reconnu l'ancienne patronne du café. Mis à part quelques plis dans le visage, creusés par le temps, elle n'avait guère changé.

Par la porte entrebâillée, j'ai pu voir sur la cheminée, une photo dans un vieux cadre rabiboché. Juste ciel, mon portrait ! Celui d'un gamin, pris sur le trottoir devant le café. Et je tenais en mains l'accordéon diatonique de Monsieur Stevens ! Suivant mon regard, la brave vieille s'est aussi tournée vers la photo et ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle me reconnut. Elle m'a alors attrapé dans ses bras, serré contre sa poitrine et de ses yeux se sont mises à couler de chaudes larmes qui, goutte à goutte, me tombaient sur le visage. Et nous nous sommes mis à bavarder du passé et du présent. Elle voulait tout savoir : ce que j'étais devenu, si je jouais encore de la batterie, où, quand, comment ? Elle n'avait rien oublié, et surtout pas sa proposition de s'occuper de moi !

Je ne l'ai plus jamais revue. Quelques mois plus tard, j'appris qu'elle était décédée. Brave Madame Stevens. Je l'aimais bien ! »

Adrien Dufour ne jouait pas que dans le café de la rue du Pont. Très vite, le jeune garçon l'accompagna partout ailleurs, toutes les soirées des dimanches, puis bientôt d'autres soirs pendant la semaine.

L'enfant grandit. Six ans déjà... ou à peine ! Pour jouer, il s'asseyait toujours sur les genoux du cousin,

* Voir photo page 252

ses pieds ne pouvant encore atteindre les pédales de la batterie. Pourtant maintenant, il jouait seul. Il ne fallait plus lui tenir les poignets. S'il faisait partie du paysage des cafés du quartier et de leurs habitudes, l'étonnement et l'admiration des clients restaient bien présents et se renouvelaient sans cesse. Ce qui, au début, ne représentait qu'une forme d'attraction, de plaisanterie enfantine, se transforma peu à peu, évolua progressivement et de manière naturellement spontanée. Le rythme s'affirma ; la technique de jeu aussi. Au-delà de la performance des débuts, étonnante mais peut-être simplement spectaculaire, les clients pouvaient à présent discerner de réelles qualités musicales. Tout n'en restait cependant pas moins surprenant. Un jour, un des vieux habitués du comptoir s'écria :

– Adrien ! Ci gamin-la a v'nou à monde avou dès baguètes divins sès mins !¹⁰

Occasionnellement, l'enfant jouait aussi avec d'autres musiciens, dans d'autres cafés. Rue Grande-Tour, notamment, au « *Chinois* », où se produisait habituellement seul, l'accordéoniste Henry Salmon, originaire de Vottem, village implanté au Nord-Ouest de Liège. Sa tante tenait le bistrot. Quand le garçonnet arrivait, elle lui préparait une chaise à fond dur sur laquelle il marquait le rythme avec des fourchettes, tapant du pied sur le sol pour imiter la grosse caisse.

¹⁰ Adrien ! Ce gamin-là est venu au monde avec des baguettes en mains.

Les apprentissages essentiels s'ancreront véritablement dans cette période. L'enfant ne savait pas encore lire. Pas plus la musique qu'autre chose. Il n'avait pas ou presque pas de notions de solfège. Mais il jouait. Tout et parfois n'importe quoi et avec tout le monde. Il apprenait chaque jour, à la manière de ces musiciens dont les Académies ou les Conservatoires sont installés dans la rue, avec des copains un peu plus avancés dans l'art et qui font progresser. Si la méthode sort des normes généralement établies, des circuits traditionnellement admis, elle n'est pour autant pas moins efficace et apporte cette connaissance fondamentale et essentielle : la musique, quelle qu'elle soit, est faite pour être jouée et vécue, et qu'importe tout le reste pourvu que l'on en éprouve le bonheur et l'ivresse des sonorités.

Avec des prestations qui se multipliaient et se diversifiaient, arrivèrent aussi des rentrées financières plus suivies. Souvent, Adrien donnait un peu d'argent à son petit cousin et le grand-père, de son côté, continuait à faire le tour des salles. Les quelques piécettes trouées collectées au début de l'aventure, devenaient maintenant un gagne-pain régulier, quasi une somme fixe sur laquelle la famille pouvait compter. L'enfant jouait de la batterie dans les cafés de Liège et, selon l'expression, « *gagnait sa vie comme un ouvrier faisant sa semaine* ». C'était important car chez Coura, il y avait maintenant quatre enfants, un nouveau garçon venant de naître : Yvon.